# Préface

L'ouvrage qui suit a été écrit durant les deux dernières années de la vie de Xavier Renou. Certains chapitres ont même été dictés au cours des dernières semaines précédant sa mort. Semaines où nous avons fait à ses côtés l'expérience d'un temps qui se dilatait, alors que la maladie dévorait son corps, l'esprit laissé provisoirement intact, sa générosité et sa passion pour la philosophie inaltérées.

Voilà pourquoi, une fois effectués les inévitables ajustements que nécessite une retranscription, nous nous sommes engagés à publier ce texte, avec ses qualités et ses défauts.

Mais qui donc est Xavier F. Renou ? Comment le situer dans cette génération d'intellectuels français nés dans les années quarante, et qui pour nombre d'entre eux ont initié les grands mouvements d'émancipation et de libération qui suivront.

Né à Angers le 9 août 1943, il est le quatrième d'une famille de sept enfants, catholique pratiquante mais laïque ; son père fonde en 1946 une entreprise d'alimentation en gros.

Xavier Renou fait ses études secondaires au lycée David d'Angers, il y découvre avec passion la philosophie en classe de Mathématiques élémentaires. Après son baccalauréat, il entre en hypokhâgne au Lycée Henri IV, puis en khâgne au lycée Louis le Grand où il suit, entre autres, les cours d'Étienne Borne, qui ne l'enthousiasment guère. En 1962, il intègre l'ENS, en même temps que celui qui deviendra l'homme de sa vie, Pierre Raymond.

Les années passées rue d'Ulm le voient s'engager activement dans la Jeunesse Étudiante Catholique (JEC) dont il deviendra un responsable national. C'est la période du Concile Vatican II, l'équipe parisienne se rend à Rome en 1963 pour rencontrer les prélats de l'aile progressiste de l'Église. Mais dès leur retour en France ils subissent les foudres de Mgr Veuillot, archevêque de Paris. Xavier Renou et la plupart de ses camarades sont exclus de la JEC. Ce sera la fin de son aventure catholique.

Quelques mots pour esquisser ce que furent sa position et celle de Pierre Raymond en philosophie.

Les années Ulm, se déroulent aussi dans le sillage de Louis Althusser et de ses travaux sur les rapports entre la philosophie et les sciences. On en verra les effets avec la création par Pierre Raymond de la collection Algorithme, éditée chez Maspero, où Xavier Renou publiera en 1978 *L'Infini aux limites du calcul : Anaximandre, Platon, Galilée.*

Tout en maintenant avec Althusser un lien affectueux et amical, ils se déclareront assez rapidement en « guerre philosophique » avec lui, estimant, dès 1982, nécessaire la réhabilitation du concept de su-

jet et du cogito cartésien. Très tôt ils réinterrogent l'idée dominante dans le marxisme des années 1980, d'un Marx point ultime de la philosophie, d'un Marx après lequel il n'est plus besoin de philosopher. D'où ce retour à Descartes ; d'où la nécessité de penser le pluralisme de la raison en exigeant d'en revenir à une philosophie du sujet.

Ils défendirent la thèse que la philosophie ne s'arrête pas à Marx, que Marx n'a pas dépassé Hegel, ni même Rousseau. Plus encore, il fallait critiquer Marx par Rousseau, le premier n'étant guère convaincant comme « philosophe du droit » ; et il fallait revenir au second pour traiter la question de l'Universel, des droits de l'Homme et donc celle de la démocratie. On retrouvera bien plus tard, en 2021, les termes de ce combat dans *Pour Cavaillès*[1], ouvrage collectif dont Xavier Renou a assuré la direction et dans lequel il défend la thèse d'un Cavaillès en dernière instance plus proche de Hegel que de Spinoza.

Qu'en est-il de ce livre qui paraît aujourd'hui ? Comment l'inscrire dans cette aventure philosophique ?

De fait, le projet est ancien, qui se dessine lors de la mort de Pierre Raymond en 2014 ; projet constamment retardé par ses multiples engagements politiques ou par des publications que Xavier Renou jugeait plus urgents, telles *Le capitalisme est-il la fin de l'histoire ?* écrit avec Robert Lévy[2] ou encore du *Pour Cavaillès.*

1 *Pour Cavaillès* », Christian Houzel, Didier Nordon, Xavier Renou, Henri Roudier, Jean-Jacques Szczeciniarz, Éditions Au Pont 9, 2021

2 *Le capitalisme est-il la fin de l'histoire ? : Réguler le capitalisme ou en sortir ?* (Éditions Au Pont 9 2016) avec Édith Fuchs, Christian Houzel, Robert Lévy, Justine Malle, Christiane Ménasseyre, Anne

*D'abord penser*[1] fut conçu comme un hommage rationnel à la pensée d'un philosophe, le sentiment que la maladie qui avait emporté Pierre Raymond les avait privés d'une « cérémonie des adieux » restait comme suspendu, dans l'attente de la conclusion de ce qui fût une histoire d'amour.

Ainsi, ce dernier texte longtemps retardé et qu'il disait essentiel, est conçu comme un retour à l'héritage platonicien dans le domaine de l'amour ; témoignage d'une histoire à deux, enveloppée par la philosophie. Un septième éloge, comme commentaire supplémentaire du *Banquet*.

Ce serait un texte sur leur vie, un texte philosophique certes, mais fait de chair et de sang, évoquant comment ils s'étaient en particulier institués *couple*, bien avant les avancées juridiques d'aujourd'hui. Un couple durant de longues années, dont la vie, si habitée qu'elle fût par la philosophie, n'échappait ni à la grandeur ni à la banalité.

Si fidélité absolue ne signifiait pas pour autant exclusivité, il fallait vivre « normalement » sa vie ; une vie avec ses scènes de ménage ordinaires. Normalité revendiquée dans les passages humoristiques du « drame de l'hétérosexualité », mais aussi dans les rapports qu'ils entendaient entretenir avec leurs fa-

Raymond, Hélène Raymond-Feingold, Philippe Renou, Hadi Rizk, Antoine Roullé, Jean-Jacques Szczeciniarz, André Tosel, Martine Verlhac)

1 *D'abord penser, un hommage à Pierre Raymond* (Éditions Kimé 2017). Ouvrage collectif : Jean-Jacques Alrivie, Françoise Balibar, Michel Benhaïem, Jean Dugué, Pierre Guenancia, Christian Houzel, Bruno Huisman, Adam Kapella, Robert Lévy, Didier Nordon, Franck Noulin, Michel Plon, Jean-Louis Poirier, Yvon Quiniou, Hélène Raymond et Fabrice Tricou, Gilles Ribault, Élisabeth Roudinesco, Antoine Roullé, Anne-Françoise Schmid, J.-J. Szczeciniarz, André Tosel, Pierre Toussenel, Mathieu Triclot.

milles ou dans le refus du classique couple homosexuel nécessairement extravagant. Une vie, le plus souvent puis définitivement en Ardèche, loin de toute mondanité, avec une volonté de se retirer du monde qui pouvait parfois prendre l'allure de la rusticité hautaine d'ermites ou de paysans du Danube.

Comme le laisse entendre le titre de cet ouvrage, il ne s'agit pas d'une étude universitaire, mais d'un commentaire (essentiellement du *Banquet*), arrimé à la thèse d'un Platon philosophe de l'amour. Car Platon a joué pour Pierre Raymond et Xavier Renou un rôle déterminant et ce livre est comme l'écho du dialogue permanent qu'ils ont tenu sur leur vie amoureuse, avec l'idée qu'introduire de la théorie dans la vie courante était la meilleure façon de la rendre plus intense. On pourrait dire que Pierre Raymond et Xavier Renou avaient un naturel philosophe, et s'ils furent des professeurs étonnants et marquants, c'est parce qu'ils mettaient en pratique une philosophie ouverte sur la vie, une philosophie qui était comme leur élément.

Xavier n'aimait pas le Platon des *Lois* dans lequel il voyait, s'agissant en particulier de l'homosexualité, le remords d'un homme vieillissant. Les spécialistes ne seront peut-être pas d'accord, mais face aux puristes, il considérait que ce grand philosophe y développait des idées contraires à celles qu'il avait exposé dans d'autres textes.

« Nous avons été des homosexuels heureux », disait à la fin de sa vie Xavier Renou, par le refus des compromissions et l'affirmation solaire de leur homosexualité. Et plus précisément : répondant par avance aux objections d'un lecteur fictif surpris par

le sous-titre de cet ouvrage et souhaitant que l'homosexualité restât discrète, Xavier Renou écrivait :

« Vous acceptez l'homosexualité en position seconde, c'est-à-dire certes dépénalisée, c'est bien le moins, mais à qui l'on demande de ne pas oublier son statut minoritaire et d'accepter de n'être pratiquée que dans la discrétion ou, ce qui est à peu près la même chose, de s'interdire ce que Poutine appelle la « propagande homosexuelle » et ce que dans un langage moins insupportable, on peut appeler la promotion de l'homosexualité.

Vous dites : « On vous aime bien. On est même prêt, reconnaissant le bien-fondé de vos luttes, à vous accorder le PACS, et même, soyons libéraux, le mariage. Mais, en échange de cette reconnaissance sociale, acceptez, s'il vous plaît, d'être discrets ou, autre manière de dire, de rester à votre place. »

De notre côté, nous avons toujours eu, Pierre Raymond et moi-même, tout au long de notre existence commune, une attitude aux antipodes de cette attitude « humble » ou « reconnaissante ». Nous avons toujours pensé que non seulement l'homosexualité n'a aucune autorisation à demander, ni à l'opinion publique, ni aux autorités morales et théologiques, parce qu'elle est non seulement la plus naturelle qui soit, mais que sur des points bien précis, elle peut être considérée comme une avant-garde des rapports amoureux réussis.

Cette opposition entre ces deux attitudes ne fait pas pour autant symétrie. Car d'un côté, le vôtre, il ne s'agit que de principes ou de conceptions, tandis que du mien ou du nôtre les principes et conceptions

sont enracinées non seulement dans la pratique, mais dans une vie entière. Et quand je chante la joie de notre amour homosexuel, je défends, certes, des principes, mais cette défense est d'abord, comme une louange reconnaissante à ce que « la vie nous a permis de connaître », c'est-à-dire à ce que nous avons réussi à faire de notre vie. Il faut donc comprendre que demander aux homosexuels d'être « discrets » sur leur amour, c'est comme leur demander de renier leur propre vie, et la nôtre, elle qui a été radieuse et, je crois rayonnante, de la faire entrer dans le carcan d'une discrétion sous le diktat de laquelle stagnent encore la mauvaise conscience, l'auto-accusation et le malheur. »

Xavier Renou et Pierre Raymond, ont vécu la vie qu'ils ont voulu vivre.

**Robert Lévy et Henri Roudier, juin 2026**

# Prologue

## *Six écueils*

Au nom de quoi parler de soi, fût-ce pour dire que, de sexe masculin on a aimé d'amour un autre être du même sexe durant plus de cinquante ans et que ce lien d'amour a été le socle ou, mieux la racine de tout le reste : philosophie, politique, luttes, curiosité de tout, et plaisirs, grands ou petits, de la vie ? Aussitôt des voix s'élèvent, extérieures et intérieures et convergent malgré leurs dissonances.

Première voix extérieure : Il est bien naturel que vous vouliez parler d'un bonheur vécu, et l'on ne peut que s'en réjouir avec vous. C'est en effet un acquis fondamental du droit républicain que la distinction entre la sphère publique et la sphère privée qui permet à chacun de vivre comme il l'entend. Mais en glorifiant la nature homosexuelle de ce lien amoureux vous prenez le risque de heurter une partie de l'opinion qui n'est pas prête à vous entendre. Vous seriez donc mieux avisé d'adopter une attitude plus réservée, prenant appui sur la distinction juridique

fondamentale entre public et privé et sur la progressive ouverture des esprits, chantant même la beauté de votre amour, mais sans mettre en avant à ce point sa nature homosexuelle.

Cette première voix n'est guère gênante, parce qu'elle ne résiste pas à une argumentation tout à fait élémentaire. Il faudrait d'abord ne pas parler au nom de l'opinion publique sans avoir au préalable procédé à des enquêtes précises permettant d'affirmer que l'opinion est majoritairement hostile à l'expression publique d'un amour homosexuel. En outre et surtout, en supposant ce phénomène majoritaire avéré, il va de soi qu'il ne suffit pas qu'une opinion soit majoritaire pour qu'on doive y souscrire. Et si l'on a de solides raisons pour être en désaccord avec elle, le principe républicain lui-même implique qu'on peut, en toute liberté, œuvrer à son changement. De sorte que vient quasi immédiatement le soupçon que l'appel à la réserve ne soit qu'une manière pour celui qui le formule de faire passer pour légitime ses propres réserves à l'égard de l'homosexualité, c'est-à-dire,, selon toute vraisemblance, l'idée que si la liberté du désir homosexuel est assurée et garantie par la loi, cette forme de sexualité n'est pas apte à susciter l'élévation morale, et le plein épanouissement humain qui lui permettrait de recevoir le nom d'amour.

Qu'une telle opinion puisse exister et que même elle existe ne fait aucune difficulté puisque le texte qui commence ici n'impose rien à quiconque et que personne n'est obligé ni d'acheter le livre ni, encore moins, de souscrire à son contenu.

Une deuxième voix, dans son principe plus chaleureuse, souligne, elle, qu'au-delà de la distinction

juridique républicaine public/privé les mentalités ont fortement évolué depuis quelques décennies, de sorte que non seulement les couples homosexuels sont largement admis, mais qu'il existe avec eux comme avec les couples hétérosexuels aussi bien des rapports de bon voisinage que des rapports de coopération et d'amitié. De sorte que votre projet de texte vient, en quelque sorte, après la bataille, comme les carabiniers. En réponse à cette deuxième voix, il faut d'abord rappeler qu'en matière de mœurs plus encore que dans d'autres domaines, rien n'est jamais acquis. Comme le montrent l'ostracisme et les violences, voire les violences d'État, auxquels sont soumis aujourd'hui encore les homosexuels dans de si nombreux pays ; les mêmes pays qui par ailleurs s'en prennent avec hargne aux droits les plus élémentaires des femmes, à savoir la contraception et l'IVG. Il faut aussi remarquer que malgré leurs tonalités inverses (malveillante/bienveillante), ces deux premières voix ont toutes deux la même faiblesse de fond : elle se réfèrent beaucoup plus à un fantasme d'opinion publique qu'à une opinion publique réelle, ce qui exigerait de sortir des généralités et approximations pour examiner des enquêtes précises. En outre ces deux premières voix convergent pour dénier, de fait, l'intérêt d'une parole homosexuelle masculine chantant la beauté de cette forme de sexualité Et cette convergence se fonde dans les deux cas sur une méconnaissance du sens de ce qui s'engage ici : il ne s'agit pas d'un discours revendicatif, défensif ou offensif pour défendre ou promouvoir les droits des homosexuels, bien qu'un tel discours, on y revient un peu plus tard, soit évidemment présupposé par cette

ode et son émerveillement. Il s'agit ici, précisément, d'un chant qu'on voudrait le plus adéquat possible à la beauté de ce qu'il chante. Ici peut intervenir une troisième voix, à la fois extérieure et intérieure, qui met en garde contre le risque de mélange des genres. Vous avez déjà publié des textes théoriques, philosophiques ou politiques ; vous vous apprêtez à en publier d'autres ; et vous souhaitez tout naturellement, dans ces champs d'argumentation, susciter l'adhésion raisonnée. En publiant par ailleurs ce que vous dîtes vous-même être un chant d'amour, vous risquez soit que l'entraînement lyrique vise à à servir ou serve réellement de soutien affectif, comme subliminal, et injustifié, à vos propos théoriques, soit que ces derniers servent à leur tour de soutien subliminal, lui aussi indu, à votre tentative lyrique. Comme lorsque des politiques ou des scientifiques se piquent sur le tard de faire œuvre littéraire ou poétique en espérant assez naïvement que leurs compétences dans leur domaine propre leur servent de caution pour la valeur supposée de leurs productions plutôt médiocres dans le champ où ils rêvent de devenir célèbres.

On peut très aisément imaginer une quatrième voix, intérieure celle-là, qui appelle l'ambition lyrique à la plus grande modestie. Comment chanter avec l'élégance, la retenue et la puissance nécessaires l'amour homosexuel masculin après Homère quand dans l'Iliade il dit la tristesse d'Achille à la mort de Patrocle ou comme la présence de Patrocle, après sa mort, aux côtés d'Achille, légèrement en retrait ; après Montaigne quand pour suggérer son lien, pour le moins homophile avec la Boétie, il dit simplement « parce que c'était lui, parce que c'était moi » Et

comment dire la puissance et la beauté du désir et de l'amour homosexuels après Garcia Lorca ou Luis Cernuda ? après Shakespeare ?

Vient maintenant une cinquième voix, intérieure elle aussi. Pourquoi disperser le trésor intime que constitue ce bonheur d'amour ? Ou pourquoi permettre à des pas étrangers de pénétrer dans ce jardin secret ? Si je garde ce trésor secret il disparaîtra avec moi, mais il se peut après tout que, comme nous l'avons toujours pensé tous deux, la grandeur de l'espèce humaine soit de laisser le moins de traces possibles dans la nature, de vivre, bien sûr de la manière la plus intense et la plus élevée possible, mais sans pour autant avoir l'arrogance de croire que cette intensité et cette élévation nous autorisent à sortir ou à tenter de sortir du ou des flux de naissance et de mort, de surgissement et de disparition auxquels toutes choses sont assujetties *Amor fati* : acceptation consentante à tout ce qui peut arriver, y compris la disparition de notre trace, comme de ma propre trace. Pascal a bien raison de dire que le moi est haïssable, parce qu'il est principe de fermeture sur soi, de défense d'un quant-à-soi étriqué. Et il se pourrait que même élargi à un nous, ce principe de conservation de soi et de son image reste tout aussi indéfendable.

Mais cette ouverture cosmologique risque de devenir discours flottant, appel illusoire à la modestie métaphysique alors que dans un acte essentiellement immodeste elle prétend avoir lieu à partir d'un point de vue absolu, enfin libéré de toute détermination, de toutes racines imposées. C'est là dénier la contingence irréductible de toute parole. Si, après la mort de Pierre Raymond, j'ai écrit les quelques pages

du texte *De quoi Pierre Raymond est-il mort ?*[1], c'est au nom d'une nécessité qu'on peut qualifier de vitale ou d'existentielle, et non du tout d'une nécessité ou d'une légitimité métaphysique. Car je ne supportais pas de continuer à vivre si je ne respectais pas l'urgence absolue, au-dessus de tout, de dire l'insupportable souffrance que j'avais vue, des mois durant, dans son regard, et l'insupportable souffrance que j'avais éprouvée à ne pas pouvoir, au moins un peu, alléger la sienne. Et ce cri de détresse se déployait nécessairement dans une critique documentée et acérée du système de santé français que j'avais vu, par sa fragmentation et par la pauvreté de ses moyens tellement inapte à alléger cette souffrance qu'il en venait à l'alourdir encore. Or maintenant que, comme pour tout le monde ou presque, à mon âge, la perspective de la mort n'est plus un horizon lointain et indéterminé, mais une possibilité réelle dont seule la date reste incertaine, je ne supporterais pas de mourir sans dire au monde l'amour à la fois triomphant et paisible dans lequel j'ai vécu avec Pierre Raymond, aussi difficile et risquée que soit cette entreprise de louange reconnaissante. Car, tout comme il aurait été alors injuste que ne soit pas dénoncée, et donc publiée une souffrance aussi injuste, il serait aujourd'hui injuste qu'un bonheur intense, celui-là même qui a précédé la souffrance et l'a rendue possible, soit à son tour dénié ou condamné à une indifférence de principe. C'est identiquement la même raison qui m'a fait, il y a sept ans hurler de révolte et de colère sur la place publique et qui me fait aujourd'hui désirer hurler, pour être sûr d'être entendu, la joie d'un amour qui

1 On trouvera ce texte en annexe du présent ouvrage.

est le fond même de ce que je suis, survivant d'un amour dont on nous a déjà volé les adieux.

Mais aussi prégnante que soit pour moi cette nécessité interne, elle me reste interne, à moi et à moi seul, survivant d'une histoire que des décennies durant, nous avons vécue à deux.

Et c'est pourquoi vient une sixième voix, qui nous appelle, et m'appelle donc, à ne pas nous « mettre en avant », à pratiquer la discrétion de l'anonymat, de sorte que la qualité de ce que nous avons à faire, et même à dire, puisse s'imposer d'elle-même et donc à nous-mêmes, et désormais à moi-même, comme relevant et ne relevant que de ce que Descartes nomme la légitime estime de soi, celle qu'on acquiert lorsqu'on peut se convaincre qu'on a bien usé, en tout cas usé au mieux, des capacités dont on dispose.[1]

Reste donc un scrupule. Ne risque-t-on pas, à publier ce au nom de quoi on parvient à s'estimer soi-même, de sourdement chercher à susciter une bonne image posthume de soi, un honneur posthume ? Et puisque je prends sur moi, et sur moi seul désormais, de présenter au monde ce qui relevait et relève, au-delà même de l'intimité, de l'intériorité intellectuelle et morale vécue comme dans une atmosphère, une respiration d'amour, de quel droit m'y autorisé-je ?

Mais il n'est pas sûr, à la réflexion, qu'il s'agisse ici de droit. Car nous avons des décennies durant,

1 J'ai déjà évoqué ailleurs (dans la notice nécrologique que j'ai rédigée en hommage à Pierre Raymond pour le numéro 17 bis – février 2015 – de l'*Archicube* revue de l'association des anciens élèves et amis de l'École Normale Supérieure) l'épisode frappant durant lequel, lorsqu'il était adolescent, sa mère lui dit, avec une bienveillance maternelle admirative, qu'il était « original » : il en fut blessé jusqu'aux larmes.

jour après jour, noué et renforcé un lien devenu indestructible, qui était la condition de nos existences respectives et pour lequel nous étions l'un à l'égard de l'autre mutuellement reconnaissants.

C'est pourquoi, par-delà même les diverses raisons qui m'ont conduit à publier ce texte, il y a la reconnaissance impérissable pour celui qui a accepté de nouer avec moi, et si longtemps, un lien que nous avons tous deux identifié et nommé comme notre lien d'amour.

Comment, donc, dire la puissance de notre amour ?

« Si ton chant n'est pas plus beau que le silence, tais-toi ! » dit la maxime arabe à laquelle Mohamed Dib aimait se référer. Or il s'agit bien ici, d'une certaine manière de silence, aussi bien du silence de l'extase charnelle qu'est le partage des orgasmes que de cet autre silence, contemplatif, partagé lui aussi, et le plus longuement possible, devant les beautés alpestres ou pyrénéennes des paysages où se joue le passage du végétal au minéral, ou encore devant les nuances infinies des couleurs océanes par temps gris. Il s'agit bien aussi de cet autre silence ou de ces autres silences où s'éprouve comme la certitude d'une communauté complète de vie. Une certitude d'amour que je voudrais, peu à peu, donner à voir. On dit et répète, à juste titre, avec Cocteau, qu'il n'y a pas d'amour mais seulement des preuves d'amour. Quand on aime, on attend des preuves d'amour mais on s'interdit d'en demander ; et l'on donne des preuves d'amour ; mais on se demande toujours si elles sont à la fois assez nettes pour être vues et assez légères et subtiles pour être convaincantes ; on se re-

proche toujours aussi de n'en avoir pas assez donné de sorte que l'on comprend tout de suite le mythe platonicien de la naissance de l'amour, fils de Poros, riche d'inventions et d'initiatives, et de Pénia, pauvreté extrême, indigence. Mais il y a peut-être plus haut que cette inquiétude sur les preuves d'amour données ou reçues ; il y a des moments rares et silencieux de certitude d'amour, quelque chose que les bavards de l'indicible aimeraient capter dans leur escarcelle. Mais ceux-là servent davantage la cause de l'autre monde qu'est leur ciel que la cause de l'amour, et ne peuvent convaincre les amoureux et leur désir de déployer ces silences en paroles messagères de transparence

Et c'est bien cette double et silencieuse certitude d'amour que nous avons périodiquement partagée, tout comme nous avons partagé, et toujours davantage, le déploiement de ces silences en paroles de transparence. c'est de ce foyer vivant du grand amour que je voudrais, peu à peu, me rapprocher. Et il faut pour cela procéder en trois étapes dont chacune exige qu'on s'y arrête assez pour comprendre en quoi elle est plus spécifiée que la précédente et moins spécifiée que la suivante.

1. Bien cerner d'abord, en matière d'amour, comme en matière de beaucoup d'autres choses, mais en matière d'amour d'une manière plus forte encore qu'ailleurs, la primauté de la pratique : que nul n'entre ici s'il n'est amoureux, sur le modèle de « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ».

2. Bien cerner ensuite l'homosexualité masculine comme une forme de sexualité particulière, au

sens logique de l'adjectif particulier en ce qu'il est le terme intermédiaire entre l'universel et le singulier.

3. Parvenir enfin si possible au plus près de la vie d'amour homosexuel que nous avons vécue, Pierre Raymond et moi, dans un couple à la fois ordinaire, singulier. et indestructible : deux homosexuels masculins, heureux, intellectuels, et, plus précisément, philosophes

D'abord, donc, entrer dans le vaste champ ou vaste domaine de l'amour et surtout demander aux lecteurs et lectrices d'une part de vérifier qu'ils y résident et s'y meuvent eux aussi, d'autre part d'accepter, sans y être en rien obligés, le fait que de mon côté, quel que soit le détail, le mouvement d'ensemble, voire les détours théoriques que pourra exiger mon propos, c'est bien du point de vue de l'amour, et d'un amour concret, dans sa particularité et dans sa singularité, que je parle. Ce serait me demander de me taire que d'exiger de moi un impossible discours d'observateur de l'amour.

Il va de soi, est-il besoin de le dire, qu'il ne s'agit en rien ici de revendiquer, après tant d'autres, si nombreux, hélas en notre temps, on ne sait quelle singularité qui afficherait son caractère incommunicable ou son évidence indiscutable et se bornerait à en demander soit le « respect » ou la « non-stigmatisation », soit l'acceptation comme seule légitime. Il s'agit, bien au contraire, de parler d'amour, à partir de l'amour, celui qu'on a vécu et vit encore, avec la conviction inébranlable que cette entreprise est possible, qu'on peut se faire comprendre en matière d'amour, aussi long et difficile que soit le chemin pour cela, que les paroles d'amour ne sont pas

un code ou hyper-code entre les amoureux qui les feraient sortir, pour le meilleur ou pour le pire, de la communauté universelle et de la parole humaine, réduisant leur ilôt-isolat à un objet de bienveillance crispée cachant un rejet craintif ou dominateur. Si l'isolement du couple amoureux passe du statut de métaphore souriante ou de douce ponctuation périodique au statut d'isolement métaphysique, ou ontologique, en tout cas discursif, alors mieux vaut faire éclater d'emblée cette bulle ou détruire les murs de cette prison.

Il n'en reste pas moins qu'il est impossible, et donc vain, de parler d'amour sans s'être déterminé, ou se déterminer par rapport aux sollicitations que comporte ce vaste domaine et sans lesquelles il ne serait pas lui-même. En matière d'amour, comme dans tant d'autres on est toujours déjà engagé, pour parler comme Sartre, ou embarqué, pour parler comme Pascal. *L'amour n'existe pas d'une manière indéterminée, il n'y a que des formes déterminées d'amour.* Et quiconque commence à parler de l'amour parle toujours, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, à partir d'une des formes possibles d'amour.

Les choses se passent ici exactement comme dans le champ de la vie sociale, c'est-à-dire dans le champ de l'inévitable, permanente et toujours renouvelée division de la société en classes. Nul ne peut oser se prétendre pur observateur des différences et affrontements de classes, et celui qui prétend accéder à ce statut est aveugle ou hypocrite, ou les deux à la fois. Mais ce n'est pas pour autant que les discours sur la vie sociale et les discours de la vie sociale sont condamnés à un affrontement régi par les seules lois

de la violence. Car à l'inévitable et toujours déjà là engagement ou embarquement de chacun dans les différences et luttes de classes s'adjoint l'inévitable engagement ou embarquement de chacun dans le langage et dans l'inévitable et toujours déjà là réciprocité performative : « je te parle », « tu me parles ». Ce double enracinement, social et langagier, tout comme le double enracinement amoureux et langagier est définitivement, ontologiquement indépassable : nul ne peut s'en exempter ; en conséquence existent toujours, ont toujours existé et existeront toujours les deux écueils que sont d'un côté l'affirmation abstraite de l'universel, sans contenu et sans prise sur ce qu'il prétend surplomber, et de l'autre, sa négation au bénéfice du *classisme* – tel le clivage de sinistre mémoire science bourgeoise / science prolétarienne – ou d'une revendication identitaire *racisée*, *genrée* ou autre ; le premier remède à ce genre d'oscillation passif ou subi – on ne choisit ni le pays ni la classe sociale dans laquelle on voit le jour – étant un enracinement conscient de soi, c'est-à-dire d'abord de sa propre contingence. Tout premier pas, mais déterminant, de la liberté.

Avant même, donc, de parler de l'homosexualité masculine puis du lien d'amour singulier que nous avons vécu, je sais que, – et le lecteur doit de son côté savoir que – je parle nécessairement du point de vue de quelqu'un qui a vécu et vit sur le mode de l'homosexualité masculine, qui a vécu et vit sur le mode de l'amour singulier qu'a été ma vie. Mais cette particularité et cette singularité sont ou peuvent être des éléments favorables à la compréhension avec d'autres particularités ou singularités sexuelles, dès

lors que ni d'un côté ni de l'autre on n'abandonne ni l'enracinement qui est le sien ni la volonté de l'intégrer dans une communauté et une communication plus larges, c'est-à-dire d'en revendiquer et *montrer* la portée universelle.

Encore le terme de montrer reste-t-il trop proche de démontrer ; car il s'agit plutôt de suggérer, avec l'idée directrice que dans les amours puissants l'intensité du lien et son extrême singularité sont étroitement liées, mais que l'intensité, elle, est susceptible d'entrer comme en résonance avec d'autres intensités similaires, pourtant, elles aussi, marquées d'une singularité irréductible. De sorte que parler de l'amour en amoureux a quelque chance de se faire entendre. Le pari en est en tout cas tenable. Et cela suffit.